

Un voyage scientifique après Campo Formio

Trois lettres

de Barthélemy Faujas de Saint-Fond

à ses collègues du Muséum

RÉSUMÉ. — Publication de trois lettres inédites de Barthélemy Faujas de Saint-Fond à ses collègues du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, écrites au cours d'un « voyage d'observation » qu'il avait entrepris, à la demande du Directoire, dans l'Est de la France et en Allemagne.

SUMMARY. — *Three letters from Barthélemy Faujas de Saint-Fond are published here for the first time. Addressed to his Colleagues of the Paris Museum d'Histoire naturelle, they were written during a « voyage d'observation » undertaken at the request of the Directoire in East France and Germany.*

A Suzanne B.
*In memoriam**

L'on sait que les Révolutionnaires étendirent au monde des sciences leur plan d'expansion du savoir chez tous les hommes (1), à commencer par les Français. Pendant la Convention, sur une proposition de la Commission d'Agriculture et des Arts, faite le 18 floréal an II, le Comité de Salut Public désigna des « Commissaires pour la recherche des objets de science et d'art dans la Belgique et les pays conquis par les Armées du Nord et de Sambre et Meuse... ». Des quatre experts ainsi désignés, deux appartenaient au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris : le géologue

* Cet article que Ferdinand Boyer avait voulu dédier au souvenir de sa femme, paraît alors que nous venons d'apprendre qu'il était lui-même décédé le 7 mars 1976. Que cette publication soit donc également un hommage à sa mémoire (N.D.L.R.)

(1) Cf. F. BOYER, Les conquêtes scientifiques de la Convention en Belgique et dans les pays rhénans, *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, juill.-sept. 1971, p. 354-374 ; Id., Le Muséum d'Histoire naturelle à Paris, et l'Europe des Sciences sous la Convention, *Revue d'Histoire des Sciences*, t. XXVI (1973), p. 251-257.

Barthélemy Faujas de Saint-Fond (2) et le botaniste André Thouin (3). Or, le décret du 10 juin 1793 qui avait fondé le Muséum lui avait donné pour mission d'être un centre d'échange de connaissances scientifiques avec tous les établissements analogues, à l'intérieur de la République, mais aussi avec les Etats étrangers. Il fut dit, en effet, que — par exemple — les envois de graines rares auxquels pourrait procéder le Muséum « pourraient être étendus jusqu'aux nations étrangères pour en obtenir des échanges propres à augmenter les vrais richesses nationales... » (4).

Que Faujas et Thouin aient appliqué les directives données, leur correspondance avec la Convention en témoigne. Les Commissaires firent connaître à l'Assemblée ce qu'ils découvraient en pays occupé : plantes, instruments de travail, de même que le résultat des essais déjà tentés avec, parfois, des réflexions de ce genre : « C'est une conquête qui, sans appauvrir les vaincus, enrichit les vainqueurs et fait le bonheur de tous... »

(2) Barthélemy FAUJAS DE SAINT-FOND, né à Montélimar le 17 mai 1741, mort à Saint-Fond le 18 juillet 1819, fut d'abord juriste, mais passionné par les sciences naturelles, devenu ami de Buffon à la suite de son *Mémoire sur des bois de cerfs fossiles trouvés... dans les environs de Montélimar* (1776), et grâce à lui, il obtint l'emploi d'adjoint aux travaux du Jardin du Roi, le 8 novembre 1778. En 1785 il fut nommé Commissaire pour les mines et les carrières, et à ce titre, il entreprit de nombreux voyages en France et à l'étranger, en particulier en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides. Il étudia particulièrement les roches volcaniques et montra que le basalte en était une. La succession de Buffon lui échappa au profit de Lacépède, il fut seulement nommé adjoint à la garde des cabinets du Jardin du Roi et chargé de correspondance. Lors de la création du Muséum d'Histoire naturelle, il devint professeur de géologie et inspecteur de l'Agence des Mines, puis, sous l'Empire, administrateur du Muséum. Excellent observateur — comme les lettres ci-dessous reproduites le montreront — il décrivit un grand nombre de plantes et d'animaux fossiles. Outre des *Recherches sur les volcans éteints de Vivarais et du Velay* (1778), une *Minéralogie des volcans* (1784), le récit de son *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides* (1797), il publia, entre autres, une *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht* (1799) et un *Essai de géologie* en 3 volumes (1803-1809), sans compter de nombreux articles dans les *Annales du Muséum* et les *Mémoires du Muséum*.

(3) André Thouin, né au Jardin du Roi le 10 février 1747, succéda en 1764 à son père, Jean André comme jardinier du roi, sur la proposition de Buffon qui l'ayant vu grandir sous ses yeux, appréciait son savoir et son expérience en dépit de son jeune âge. Directeur des cultures au Jardin du Roi, il devint en 1795 professeur de culture au Muséum national d'Histoire naturelle. Associé botaniste de l'Académie royale des Sciences en 1786, il fut nommé membre résidant de la Section d'Economie rurale et d'Art vétérinaire de la 1^{re} Classe de l'Institut, le 20 novembre 1795. Il mourut le 27 octobre 1824 et son éloge fut prononcé par Cuvier le 20 juin 1825. Cf. CUVIER, *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut*, Paris, 1827, t. III, p. 261-278.

(4) Nous le savons d'après les documents conservés aux Archives nationales à Paris : Série A J 15 (Archives du Muséum national d'Histoire naturelle).

* * *

Dans les dernières années de la Convention, les guerres en cours avec maint Etat d'Europe restreignirent, malgré l'activité des diplomates de la Révolution (5), ces échanges de connaissances scientifiques, mais les gouvernants français n'y renoncèrent pas et, après le traité de Campo Formio (18 octobre 1797) le Directoire reprit la politique définie par les Conventionnels (6).

Au printemps de 1798, Faujas de Saint-Fond — toujours lui — partit pour l'Allemagne. Ce « voyage d'observation » — c'est ainsi qu'il fut qualifié dans le procès-verbal de l'Assemblée des Professeurs du Muséum, le 14 thermidor an VI — était-il une mission officielle ? Rien ne permet de le dire, car les procès-verbaux des Assemblées tenues avant le départ de Faujas se taisent sur ce voyage. Mais, sitôt parti, Faujas informa de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'on lui avait dit et de ce qu'il répondit lui-même, ses collègues du Muséum à qui ses lettres furent lues en séance. Eut-il des lettres d'introduction ? Il en parle parfois. De toute façon, il allait retrouver en Allemagne les négociateurs français (7) chargés de discuter à Rastatt, à partir de novembre 1797, du futur statut de l'ancien Saint-Empire.

Ayant quitté Paris le 1^{er} floréal an VI (20 avril 1798), en compagnie du dessinateur Montfort (8) — et cela montre le désir du Muséum d'obtenir, grâce à ce voyage, des précisions d'ordre

(5) Cf. Ferdinand BOYER, Les diplomates de la Révolution et l'Europe des Sciences, *Revue d'Histoire diplomatique*, oct.-déc. 1972.

(6) Dans le domaine artistique le Directoire s'attacha à créer des musées dans certaines villes de province de l'ancienne France, ou dans celle des pays réunis à la 1^{re} République : cf. F. BOYER, Le Directoire et les Musées des départements réunis de la Belgique, *Revue d'Histoire diplomatique*, janv.-mars 1971, p. 5-16 ; ID., Le Directoire et la création des Musées des départements, *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français*, année 1972, p. 325-330.

(7) En particulier Ange Bonnier d'Alco (1750-1799), député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, plénipotentiaire au Congrès de Rastatt, et aussi Claude Roberjot (1752-1799), curé constitutionnel, député à la Convention, membre des Cinq-Cents, ambassadeur à La Haye. Ils furent tous deux massacrés par les Hussards autrichiens à la porte de la ville de Rastatt, après la clôture du Congrès.

(8) Il s'agit certainement de Pierre Denys de MONTFORT (né à Paris vers 1768, mort à Paris vers 1820), naturaliste de valeur qui collabora pour les mollusques aux *Suites à Buffon*, auteur d'une *Conchyliologie systématique* (1808-1810, 2 vol.) fort estimée au XIX^e siècle, et illustrateur de ses propres œuvres et de quelques autres ouvrages. La « Pieuvre de Denys de Montfort », planche où l'on voit un calmar gigantesque attaquer un voilier, est en particulier restée célèbre. [Nous devons cette note à l'obligeance de M. Yves Laissus que nous remercions vivement (N.D.L.R.)]

scientifique — Faujas nota d'abord, dans une lettre écrite de Strasbourg le 14 floréal, ce qu'il vit en traversant l'Est de la France. Elle fut lue à ses collègues administrateurs du Muséum dans la séance du 24 floréal. En voici le texte que nous reproduisons sans en changer l'orthographe (9) :

« Citoyens, voici mon itinéraire depuis mon départ de Paris le premier floréal. J'y joindrai quelques observations à fur et à mesure qu'elles se présenteront à ma plume. Et vous voudrez bien recevoir les esquisses rapides que je m'empresserai de vous envoyer, lorsque je pourrai avoir quelques moments de loisir.

J'ai visité à *La Ferté sous Jouarre* ces immenses carrières de meules de moulin qui approvisionnent depuis tant d'années la France et l'Angleterre et qui, avant la guerre, formèrent un objet de commerce de près de deux millions. Ces grands et vastes dépôts de quartz cellulaire sont recouverts de plus de quatre vingt pieds d'épaisseur de sable mêlé d'argile, qu'il faut enlever avant de parvenir à la bonne pierre meulière. J'ai fait dessiner les coupes les plus intéressantes de ces riches carrières, les instruments dont on fait usage pour les tailler, etc.

A *Chalon*, je suis allé voir le professeur d'histoire naturelle de l'Ecole Centrale. Son jardin est vaste, dans une belle position, mais il n'y a pas en tout cent plantes, point de serres, pas même d'orangerie. Au surplus, il n'y aurait rien à y mettre dedans. Lorsque je lui ai témoigné ma surprise sur ce dénuement, il m'a dit : « J'ai écrit plus de quatre lettres au Citoyen Jean Thouin (10) et il ne m'a pas répondu... » Le Cabinet est absolument nul, c'est-à-dire qu'il n'y a pas un oiseau, pas un insecte, pas une coquille, pas un morceau de mine. « Mais occupés vous, lui ai-je dit, à recueillir au moins les pierres, les fossiles et les minéraux du pays ; c'est la manière d'avancer la science... » Cet honnête homme m'entendait, mais ne me comprenait pas. Il se nomme LANDOIS, moine d'origine, cultivant beaucoup mieux une grande femme et deux enfants qu'il en a eus que la partie scientifique de l'Histoire Naturelle ; mais il m'a assuré que, s'il ne connaissait ni la zoologie, ni la minéralogie, il était très instruit en botanique, ayant suivi un cours du Citoyen Jussieu. Je lui ai demandé si c'était lui qui lui avait conseillé de se marier pour ne pas courir les filles, et il m'a répondu que beaucoup de ses confrères en avaient fait autant sans consulter ce savant...

Si je ne me suis guère instruit auprès de *Don Landois*, cy devant Bernardin, j'ai rencontré un homme d'un tout autre ordre qui m'a fait voir une belle collection de coquilles fossiles et de coquilles pétrifiées des environs de *Sedan*, de *Beauvais*, de *Courtagnon*, des *craies de Chalon* etc. Ce naturaliste aussi poli qu'instruit s'appelle *De Villarcy* ; il pourra nous être utile pour les fossiles du pays.

J'ai parcouru et visité plusieurs grandes carrières de craie dont on

(9) Paris, Archives nationales, série AJ 15-581.

(10) Jean Thouin était le frère d'André et fut jardinier en chef du Muséum.

n'a pas encore trouvé le fond pour savoir sur quoi elles reposent. Je suis descendu dans une qui avait plus de cent pieds d'épaisseur ; cette craie d'une blancheur éblouissante renferme des bélemnites, des térébratules, etc. ; j'ai tenu note de tous ces objets.

A *Saint Dizier*, j'ai visité plusieurs des mines de fer qu'on y exploite et les belles usines où l'on réduit le fer en barres de divers calibres.

A *Nancy*, beau jardin de botanique bien pourvu de plantes dont plusieurs envoyées de Russie et de Danemark. Le professeur Villemet, qui dirige ce jardin, est un excellent homme. Il m'a prié de dire au Citoyen Jean Thouin qu'il avait constitué un frais de 18 livres pour le paquet de graines qu'il lui a envoyé par la poste, au lieu de l'envoyer par la messagerie. Il faut y regarder de près pour ces sortes de dépenses, qui sont à la charge des professeurs, qui ne sont pas déjà trop bien payés. Les administrations ne veulent pas rembourser ces frais.

J'ai vu au jardin de Nancy un *Thuya occidentalis* de toute beauté. Celui ci a plus de trente pieds de hauteur et est beaucoup plus gros que la cuisse d'un homme. Cet arbre est mille fois plus agréable et d'un plus beau port que celui de la Chine, lorsqu'il est grand.

J'y ai vu aussi un superbe poirier, couvert de belles fleurs ; il est fort grand et porte le nom de *pyrus pulverianus*, du nom d'un baron allemand qui le fit connaître le premier. Le professeur Villemet m'a dit qu'on lui demandait souvent des greffes de cet arbre, de Russie et d'Allemagne. Le fruit est très petit, et peu bon à manger.

A *Willheim*, à cinq lieues de Strasbourg, j'ai trouvé un *Bulimus* terrestre que je n'avais encore vu que dans le midi de la France. Il s'était élevé quelques doutes sur cette coquille, parce que Muller, autant que je puis m'en rappeler, l'ayant trouvée dans ses voyages au bord du Rhône, près de Vienne en Dauphiné, l'a publiée comme fluviatile, mais cette coquille est incontestablement terrestre. J'en nourris dans ce moment une douzaine dans une boîte avec de l'herbe, et je joins un petit dessin de l'animal, que je prie le Citoyen La Marck d'accepter pour le placer à côté de la coquille qu'il doit avoir. Bruguiier l'a citée dans l'encyclopédie comme venant de moi, mais il désirait qu'on dessinât l'animal ; le voilà.

Me voici à Strasbourg. J'ai déjà passé trois heures dans le riche cabinet d'Herman, où il y a de tout, et des choses rares, une tortue que je crois neuve et qui sera dessinée pour le Citoyen Lacépède, ainsi qu'un poisson et deux serpens. Beaucoup de coquilles pétrifiées rares, des minéraux précieux, des pierres de toute espèce composent ce savant cabinet, où tous les échantillons sont en général très bien étiquetés. Ce savant naturaliste doit venir me prendre demain dans la matinée pour aller voir le jardin de botanique, mais, comme je ne veux pas manquer le courrier, je réserve à une autre occasion de vous en parler, ainsi que des courses que je me propose de faire du côté de Francfort, de Mayence, de Gottingen, etc.

Recevès en attendant, Citoyens, les assurances de mes plus tendres sentiments et de mon attachement pour vous tous que je regarde comme des frères et des amis.

Montfort, qui est plein de zèle, d'activité et de talent pour le dessin, vous prie de vouloir agréer les assurances de ses respectueuses civilités.
Salut et Amitié

Faujas

P.S. Comme je ne resterai à Strasbourg que quelques jours et que je vais m'enfoncer dans les volcans de Vieux Brisach, ne prenez pas la peine de me répondre. »

Entré en Allemagne par Kehl, Faujas passa successivement à Rastatt (11), Baden, Karlsruhe, Durlach, Bruchsal, Heidelberg, Schwetzingen et enfin à Mannheim, d'où il écrivit, le 30 floréal, à ses collègues parisiens un long compte rendu de son voyage à travers les Etats du Margrave de Bade, en paix avec la France depuis le 22 août 1796. Cette lettre fut lue au Muséum le 14 prairial (12) :

« Citoyens Collègues,

Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Strasbourg, j'ai été sans cesse en voyage, ou en station dans les lieux qui m'ont offert quelques objets d'intérêt.

J'ai traversé le Rhin à Kehl. Cette ville, rasée jusqu'aux fondations, n'est plus qu'un emplacement couvert de la plus belle herbe, et, comme il y avait plusieurs personnes qui y cultivaient de beaux jardins, et même des jardins instructifs, on est tout étonné de voir croître des plantes étrangères, à côté des laitues, des chicorées et des herbes de prairies.

A *Rastatt*, j'ai eu le plaisir de voir les ministres de la République Treilhard et Bonnier, jouissant de la considération la mieux méritée, et fort respectés par les ministres des autres puissances.

De *Rastatt* je suis entré dans les montagnes et je me suis rendu à *Baden* où sont les plus belles eaux thermales, qui montent à 45 degrés du thermomètre de Réaumur. C'est un des plus beaux sites de l'Allemagne, et les montagnes environnantes offrent un riche champ à la minéralogie.

Je me suis rabattu sur *Carlsruhe*, résidence principale du Margrave de Baden, ville charmante et nouvelle dont les rues sont vastes, toutes alignées et de la plus grande propreté, le goût de la culture ayant toujours animé le Margrave, qui est fort agé, mais bien portant. L'on voit de toute part les fruits de ses belles et heureuses recherches. Il fait valoir lui-même une ferme de mille arpents, montée dans le meilleur genre. J'y ai vu cinquante vaches, toutes grises, de la haute Allemagne, qui sont de la plus grande taille et ont des cornes énormes, cinquante vaches suisses, le plus nombreux troupeau de moutons de race espagnole traité à la manière de Mont Bart (13), de vastes plantations de mûriers qui réussissent au mieux. L'exemple de ce prince bienfaisant a gagné de proche en proche,

(11) Le savant directeur de l'Institut historique allemand de Paris, Karl Hammer, a bien voulu m'assurer que Faujas et Humboldt s'étaient rencontrés à Rastatt (Cf. Hanno Beck, *Alexander von Humboldt*, Wiesbaden, 1959).

(12) Paris, Archives nationales, AJ 15-581.

(13) Montbard où Daubenton acclimata les moutons de race espagnole (mérinos).

et j'ai cru être dans le midi de la France par les cultures variées et l'aisance des habitants.

Les jardins de botanique, les serres hollandaises pour les fruits, tout est fait avec autant d'utilité que d'économie ; j'ai mesuré, dans un parc rempli d'arbres étrangers, un tulipier qui a plus de cinquante pieds de hauteur et six pieds de circonférence. Il y en a plus de soixante presque aussi gros. Il faut avoir vu les beaux arbres de ce parc pour s'en faire une idée. A l'extrémité de ce lieu enchanté, le Margrave a fait construire les maisons les plus jolies et les plus pittoresques qu'il a peuplées d'artistes, à qui il donne ces logements *gratis*.

J'ai vu là un lapidaire nommé *Mayer* qui a infiniment amélioré l'art de couper et de polir les pierres les plus dures, de les tourner en urnes, en vases, en tabatières, et de monter un établissement où il emploie beaucoup de bras et où tout se fait à meilleur marché de moitié qu'à Paris ; là j'ai vu les plus belles pierres de l'Allemagne, de la Prusse, de la Russie et du Danemark, envoyées pour être coupées et polies en grands échantillons pour divers cabinets publics et particuliers, qui ont adressé de si loin ces pierres à cette manufacture où l'on travaille parfaitement ; ce qui m'a fait voir en même temps combien le goût de la minéralogie était général dans le Nord. J'ai vu aussi chez le lapidaire *Mayer* un assortiment de mortiers d'agates, dont quelques uns fort grands, et par conséquent chers, des tables et des molettes de la même matière, destinés pour le cabinet de chimie de Berlin et commandés pour *Klaproth*. J'entends d'ici *Fourcroy* se plaindre avec raison que beaucoup de choses manquent au laboratoire de chimie, mais, lorsque nous serons moins pauvres, voici le lieu où l'on travaille très bien et à un prix modéré. J'ai fait dessiner une belle machine à scier les pierres dures qui n'est pas connue en France.

Et j'ai vu qu'en Allemagne on cherchait aussi à se passer des Anglais, non par des lois prohibitives contraires à tout commerce, mais en donnant des encouragements pour faire mieux que les Anglais ; la manufacture dont je vous parle consommait pour beaucoup d'argent du *Brunrouge d'Angleterre*, qui revenait à douze francs la livre ; elle emploie avec le même succès une matière qui vient de France, qui ne coûte que vingt sols, et celui qui la vend y gagne la moitié. Je connais très bien à présent cette matière. Je l'indiquerai aux lapidaires de Paris.

En quittant *Carlsruhe*, j'ai passé à *Durlach*, à *Bruxksal*, où sont les grandes salines du prince de Spire. Ce sont des établissements immenses où l'on met à profit les eaux d'une fontaine salée.

Je me suis rendu ensuite à *Heidelberg*, où est la plus ancienne université de l'Allemagne. J'ai vu là des hommes très recommandables, entre autres le professeur d'Histoire Naturelle *Suckost*, homme très savant qui a publié une Minéralogie bien faite, une Chimie d'après les nouveaux principes et d'excellents mémoires d'économie rurale. Je lui ai remis un des derniers ouvrages de notre collègue *La Marck* dont il n'avait lu que des extraits. Ce livre lui a fait un plaisir infini. Son mémoire sur les couleurs, sa division sur les êtres organisés, tout cela lui a fait un plaisir extrême. Il a passé un jour et une nuit à lire ce livre et il en remerciera son auteur.

En venant de *Heidelberg* à *Mannheim*, je me suis arrêté à moitié chemin, au village de *Schwezingen* pour voir les célèbres jardins de l'Electeur Palatin, homme de beaucoup d'esprit et qui cultive lui-même les sciences. Ce sont les plus beaux jardins de l'Europe. Ce prince est à Munich, mais j'avais des lettres pour M. *Skell*, son jardinier en chef, qui a demeuré quatre ans en France et qui m'a tout montré dans le plus grand détail.

Une chose digne d'attention dans ce jardin, c'est un temple dédié au Génie de la Botanique, qui est du plus beau style, placé sur un tertre qui domine au-dessus d'un bois des plus beaux arbres étrangers. L'intérieur du temple est orné d'une superbe figure en marbre de six pieds de hauteur, représentant une figure de femme tenant une plante d'une main, de l'autre un livre en rouleau, sur un des feuillets duquel on lit : *Caroli Linn. Genera plantarum*. Des épis sont aux pieds de cette belle statue. La rotonde où elle est placée est entourée de quatre grands médaillons, de Pline, de Théophraste, de Tournefort et de Linné ; les médaillons de Linné et de Tournefort sont fort beaux. Je tâcherai de découvrir si celui de Tournefort est fait d'idée, ou d'après un portrait. Pardonnez moi cette digression en faveur des Botanistes.

Me voici à *Mannheim* depuis deux jours, comblé de politesses et de caresses par M. Medicus, directeur du Jardin de Botanique, et par M. Collinni, chargé du Cabinet d'Histoire Naturelle. Ces deux hommes estimables ne sont pas assez connus en France. Il est vrai que le premier n'a écrit qu'en allemand ; c'est un des hommes les plus profonds dans l'économie rurale et tout ce qui tient à la culture des arbres étrangers, qu'il s'occupe à naturaliser dans les forêts, et il a fait des choses étonnantes en ce genre dont je vous entretiendrai verbalement. Je me suis procuré ses ouvrages de ce genre, et j'ai vu par moi-même ce qu'il a mis en pratique. Il a perfectionné l'art des serres pour faire fructifier les arbres étrangers et en semer ensuite les graines, d'une manière admirable et surtout très simple. J'ai les plans de ces serres qui ne sont chauffées qu'avec de simples poeles de fonte et n'usent pas en proportion le quart du bois qui se consomme dans les autres, et tout y prospère d'une manière admirable.

Le Cabinet d'Histoire Naturelle est riche, propre, bien tenu et tout étiqueté. C'est un plaisir de le voir. Les bombes l'ont respecté pendant le siège et il faut dire, à la louange de nos troupes, qu'elles l'ont admiré sans y déranger la moindre chose, tandis qu'on a eu de la peine à les garantir de la brutalité des Autrichiens. Il y a dans ce cabinet un superbe rinoceros d'Affrique à deux cornes et bien des choses qui nous manquent, dont j'ai pris note. Je voudrais bien qu'on voulût nous échanger ce beau rinoceros bicolore qui a été parfaitement préparé par un bon sculpteur ; il est frais, bien conservé ; sa couleur est vive. Sa physionomie et son port diffèrent du rinoceros d'Asie. Son corps est plus allongé, sa tête de même, et en tout il est moins gros que l'autre. C'est un superbe animal. M. Collinni, que j'ai sondé pour voir s'il voudrait s'entendre à un échange, tient beaucoup à ce rare quadrupède. J'ai vu aussi et admiré le bel enchrinite, qui est sur une table d'ardoise de quatre pieds sept pouces de longueur, sur un pied neuf pouces de largeur ; ce palmier marin occupe

toute la longueur de cette table et sa conservation est parfaite. Je m'en suis procuré une gravure de grandeur naturelle. Ce morceau unique en son genre vous étonnera ; c'est une autre espèce d'encrinite que celui dont nous connaissons l'analogue.

J'ai fait dessiner la tête du rhinocéros fossile qui est dans le Cabinet et qui a été trouvée au bord du Rhin ; avec diverses mâchoires entières armées de leurs dents molaires trouvées également au bord du Rhin et du Neckar, dont j'ai parcouru les bords jusqu'à Heidelberg.

Mais ce qui m'a fait beaucoup de plaisir dans ce cabinet, c'est la collection des fossiles, qui est étonnante par la multitude des espèces et la belle conservation. J'ai vu dans ce genre cette tête fossile que M. Collinni a fait graver en petit dans les Actes de Mannheim et qu'il a publiée comme une tête du poisson spadon, ou du poisson scie, car il a été indécis. Jugés de mon plaisir et de mon étonnement lorsque j'ai reconnu que c'était une tête du Crocodile du Gange, du Gavial, ce que j'ai vu par la dentition et le caractère de la tête. M. Collinni s'est rendu sur le champ à mes observations. Il a été enchanté de posséder un morceau aussi rare, qui est dans un bloc de marbre entouré de cornes d'ammon et a été trouvé dans les frontières de la Suisse à Aldorff. J'en ai fait faire un dessin plus exact que celui qu'a donné M. Collinni. Cet excellent homme a bien voulu se prêter à tout ce qui m'a été agréable à ce sujet. Ainsi voilà le crocodile du Gange trouvé dans les montagnes de la Suisse ; celui-ci ne ressemble point à celui de Maestricht qui, s'il est un crocodile, forme une troisième espèce.

Je partirai dans deux jours pour *Francfort* et j'entrerais dans les pays volcaniques. Je pousserai jusqu'à *Göttingue* et *Ienna* pour voir les savants de ces deux universités célèbres d'Allemagne, et nous procurer par là des relations et des correspondances pour le Museum National.

J'aurai l'honneur de vous écrire de Mannheim. Si vous aviez quelque commission à me donner, je les ferais avec plaisir. Vous pourriez m'envoyer votre lettre en l'adressant à M. Medicus, Directeur du Jardin de Botanique de Mannheim, à Mannheim. Affranchir la lettre jusqu'aux frontières, sans quoi elle ne parviendrait pas. M. Medicus, avec qui je correspondrai, saura où je suis et me fera parvenir votre lettre, soit à Göttingue, soit, si elle arrive trop tard, à Mayence par où je rentrerai en France.

Voilà une bien longue et bien ennuyeuse lettre que vous lirez comme vous pourrès, car je suis obligé de vous l'écrire en courant, mais on aime à causer, et même à bavarder un peu avec ses amis, et vous savès combien je vous suis attaché à tous. C'est dans ces sentiments que je suis tout à vous.

Faujas

P.S. Comme je n'ai pas le tems d'écrire à mon fils, faites moi le plaisir de lui faire savoir que je me porte bien, ainsi que tout mon monde. Montfort m'est des plus utiles : il dessine, il parle allemand, il boit comme un autrichien, il fume, il chante et il danse... »

Faujas écrivit la lettre suivante de Cassel. Elle est datée du 12 messidor an VI. Comme le géologue l'avait dit à ses collègues, il

avait quitté l'Allemagne rhénane pour aller dans les principaux foyers du savoir allemand. On peut penser que ce voyage d'études lui fut conseillé par Alexandre de Humboldt qui, quelques années plus tôt, avait été étudiant à l'Université de Göttingen et l'élève du célèbre Blumenbach. Voici le texte de la lettre qui fut lue à l'assemblée des professeurs du Muséum le 24 messidor an VI (14) :

« Citoyens Collègues,

Je n'ai pas pu vous écrire de Göttingue d'où j'arrive et où j'ai resté neuf jours, parce que j'avais tant de choses à y voir qu'il m'a été impossible d'avoir une demie heure de temps à moi pour avoir le plaisir de vous écrire.

Avant de me rendre à Göttingue, j'avais fait une longue station à Cassel ; j'avais pris cette ville comme un point central, d'où je partais pour aller visiter les montagnes volcaniques qui forment un cercle très remarquable autour de cette ville, dans un diamètre de huit lieues ; j'ai recueilli dans ces belles montagnes assés d'objets remarquables pour en former trois caisses que j'ai expédiées tout de suite pour le Museum d'Histoire Naturelle, en les adressant au Général Hatry, à Mayence, avec prière de les faire parvenir à Paris par la voie la moins dispendieuse. Ceci me rappelle que j'ai fait partir de Francfort une caisse du poids de deux cent cinquante livres environ, qui doit être arrivée par la voie de Strasbourg. Il faudra faire déposer ces caisses dans le magasin qui m'est destiné sous les galeries, afin qu'on les ouvre à mon arrivée selon l'ordre du catalogue que j'en ai fait. Sans quoi, je ne m'y reconnaitrais plus.

Le Museum d'Histoire Naturelle de Cassel, qui porte le titre de *Museum Fredericianum* est un édifice superbe, qui a un grand caractère, il faut convenir que le notre n'est pas digne d'entrer en parallèle quant à l'architecture et à la grandeur des pièces ; mais ces pièces ne renferment pas toutes de l'Histoire Naturelle, il s'en faut de beaucoup ; cinq seulement sont consacrées à cette partie. Le reste est destiné à une bibliothèque de soixante mille volumes environ, à une galerie de statues antiques à des cabinets de médailles, de pierres gravées, d'objets d'art, etc. J'ai acheté les gravures et les plans de ce Museum quant à l'Histoire Naturelle. Comme le précédent Landgrave avait une grande ménagerie, il y a de fort belles choses dans la zoologie : un éléphant de sept pieds et demi de hauteur fort bien préparé, son squelette à côté ; une très grande lionne et un lion remarquable, en ce qu'il est mort de vieillesse et dans un grand âge ; sa crinière est superbe, mais la caducité avait rendu son corps sec comme un squelette ; on lui a conservé, en le préparant, le caractère de maigreur qu'il avait alors ; beaucoup de grandes panthères, dont deux remarquables, l'une mâle, l'autre femelle, qui s'étaient accouplés dans la ménagerie et avaient engendré. Il en est résulté deux petits, venus à bien, mais qui n'ont vécu que quelques jours ; ils sont aussi préparés. On y voit un grand nombre de singes, parmi lesquels deux qui manquent à notre collection.

(14) Paris, Archives nationales, AJ 15-99, p. 7.

Je ne vous parlerai pas des magnifiques jardins du Landgrave, les plus beaux de l'Europe, sans doute, par leur site, la masse et la disposition des eaux et leur grande étendue, parce que la partie de la botanique n'est pas la plus belle ; les arbres étrangers y sont cependant très multipliés et fort grands.

Göttingue est le point central de l'instruction publique pour toutes les parties de l'Allemagne, ou, pour mieux dire, du nord. Quoique la guerre ait diminué le nombre des étudiants, il y en a encore dans ce moment environ huit cents, parmi lesquels on compte des Russes, des Suédois, des Danois et des Anglais, le plus grand nombre est d'Allemagne. J'ai séjourné près d'une décade dans cette ville afin d'avoir le tems d'y prendre toutes les instructions qui m'étaient nécessaires pour bien connaître la manière dont l'enseignement public est organisé dans cette université si renommée. Je me réserve de vous donner de vive voix des renseignements très instructifs à ce sujet.

J'ai beaucoup vu le célèbre Blumenbach, dont j'ai reçu l'accueil le plus distingué. C'est celui de tous les anatomistes de l'Europe qui a fait le plus grand pas dans l'anatomie comparée et il a une collection unique en ce genre. Il dirige en outre le Cabinet d'Histoire Naturelle de l'Université qui est très riche en minéraux. Le Jardin de Botanique est très considérable par l'agrandissement qu'il vient de recevoir ; il est dirigé par Hoffmann, jeune homme du plus grand mérite qui a remplacé Murray et qui est dans ce moment un des botanistes de l'Allemagne le plus fort dans la cryptogamie. L'ouvrage qu'il publie sur les lichens, et dont il y a déjà un grand nombre de cahiers, est de la plus belle exécution ; il désire beaucoup entrer en relation avec les scavans botanistes du Museum, qu'il sait très bien apprécier ; il m'a fait voir une fort bonne traduction en allemand du livre de notre collègue Jussieu avec son portrait à la tête, une introduction des différents mémoires du Citoyen Desfontaines sur l'irritabilité de certaines plantes, et il traduit dans ce moment le dernier ouvrage du Citoyen Lamarck ; j'ai donné en son nom à Hoffmann un des exemplaires de ce livre en français, qui lui a fait grand plaisir ; mais, comme il n'entend pas trop bien la langue française, il attend avec impatience la traduction. Quant à Blumenbach, qui aime la langue française et la parle très bien, il m'a dit qu'il admirait la nouvelle division des animaux sans vertèbres du Citoyen Lamarck, et qu'elle était fondée sur les meilleurs principes.

J'ai vu un autre botaniste qui s'occupe beaucoup des champignons. C'est le docteur *Persoon*, hollandais, qui a publié divers ouvrages et qui est venu s'établir depuis quelques années à Göttingue, afin d'être à portée d'y consulter la riche bibliothèque de l'Université. C'est ce docteur Persoon qui a publié, il y a environ un an, la nouvelle édition du *Systema Vegetabilium* de Linné, avec des additions et des corrections ; cette édition, malgré ses avantages, serait beaucoup plus parfaite si le libraire, à qui ce livre était demandé de toute part, n'avait pas trop pressé l'auteur. Le docteur Persoon a publié aussi un *Tentamen dispositionis methodicae fungorum*, avec figures enluminées ; *Observationes mycologicae* ; *Commen-tatio de fungis...* etc.

La Bibliothèque de Göttingue est le plus bel établissement que je connaisse en ce genre pour l'avancement des sciences et la facilité des études. Cette bibliothèque, publique tous les jours trois heures le matin et quatre heures le soir, est composée de cent soixante mille volumes ; six personnes suffisent pour en faire le service ; la partie des livres d'Histoire Naturelle est la plus complète qui existe ; on y trouve des livres qui ne sont pas dans celle de M. Banks à Londres : il ne paraît pas un livre d'Histoire Naturelle dans quelque partie de l'Europe que ce soit, quelque prix qu'il coûte, pas une dissertation, pas une simple feuille en ce genre qu'on n'achète et qui ne soit là ; aussi les savants d'ici sont ils parfaitement au courant de la science et nous laissent de beaucoup en arrière à ce sujet ; je n'aurais jamais cru qu'il se fit un si grand nombre d'ouvrages en histoire naturelle en Allemagne chaque année, si je n'avais pas vu les catalogues nouveaux, dont j'ai fait l'acquisition pour vous les communiquer. J'ai vu là des ouvrages superbes en botanique, qui viennent de paraître en Danemark et en Angleterre ; j'en ai pris les titres.

Un des grands avantages de cette bibliothèque, c'est que, sur les billets des professeurs, on donne aux étudiants tous les livres qu'ils demandent, à l'exception de ceux en histoire naturelle qui ont des gravures. Huit cents étudiants, qui sont déjà des jeunes gens formés, rendent un argent si considérable à la ville que l'Electeur de Hanovre a cru devoir leur donner toutes les facilités possibles pour les attirer à Göttingue ; et cette dépense de livres n'est pas grand chose en raison des avantages qu'on en retire.

Mais je ne m'aperçois pas que des détails si longs peuvent prendre sur votre tems qui est précieux, ou vous ennuyer...

Je vais prendre la route de Mayence pour retourner à Paris.

Salut et amitié

Faujas »

Le 14 thermidor an VI, Faujas reprit à Paris sa place dans l'Assemblée des Professeurs du Muséum et il offrit — à ce que relate le procès-verbal — un plan et une vue perspective du Muséum de Cassel. Dix jours plus tard il donna un exemplaire des Actes de la Société économique de Heidelberg. Enfin les spécimens rapportés d'Allemagne par le géologue furent confiés à Daubenton, Jussieu, Brongniart et Lamarck, pour un examen dont les résultats ne furent pas transcrits dans les procès-verbaux de l'Assemblée des Professeurs.

Le voyage de Faujas au-delà du Rhin avait éveillé chez les savants français l'espoir de relations nouvelles et d'échanges scientifiques avec leurs collègues allemands. Mais la rupture des pourparlers de Rastatt et la reconstruction d'une coalition européenne — la seconde — empêchèrent la réalisation des projets envisagés. Les procès-verbaux des Assemblées des Professeurs n'en parlèrent plus jamais.

Ferdinand BOYER.